SIGNETS

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

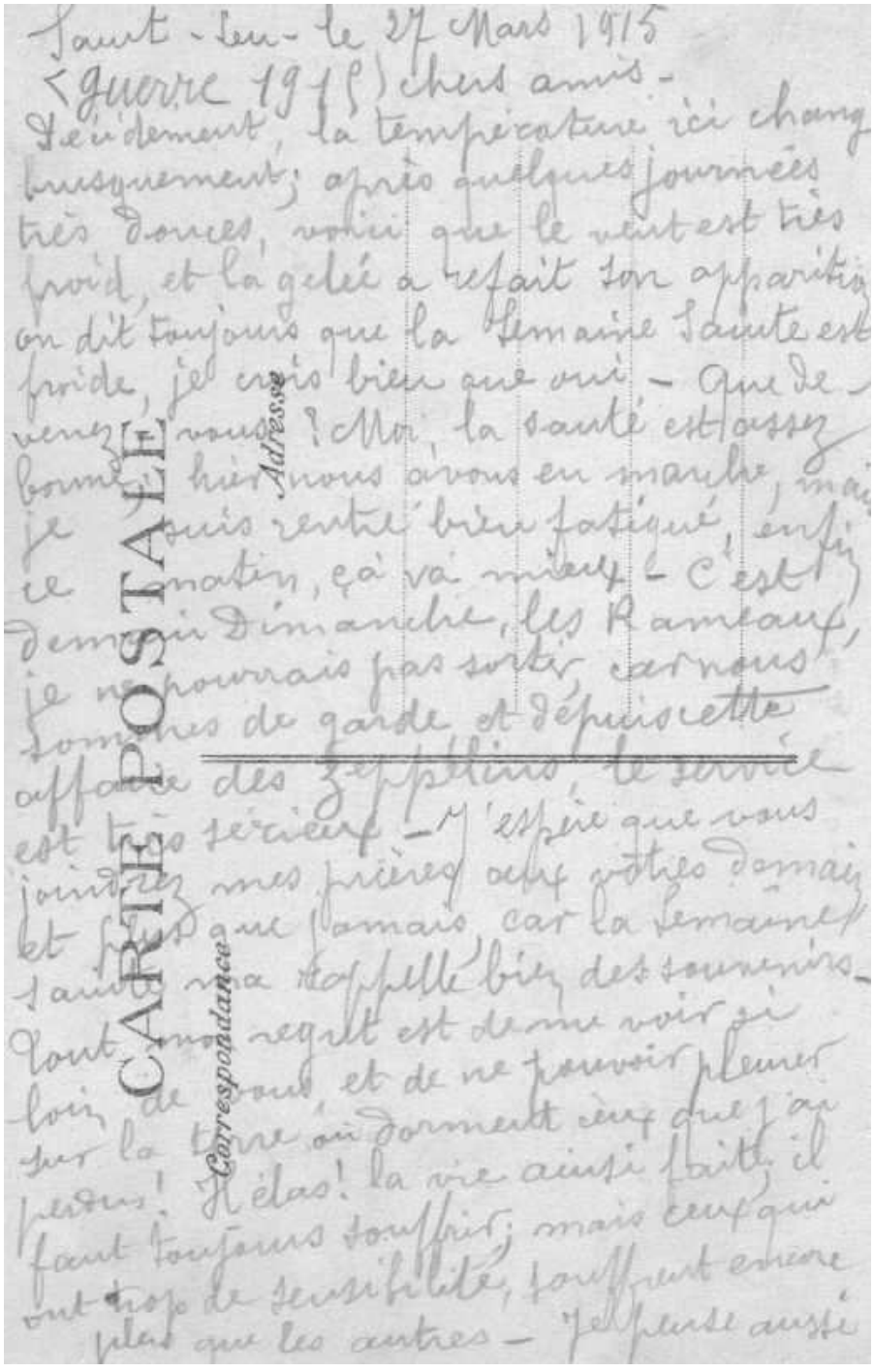
N°22 septembre 2009

SPÉCIAL BALADE DANS LES SENTES

JOURNÉE DU PATRIMOINE

LA GARE DE SAINT-LEU-LA-FORÊT : HISTORIQUE ET ANECDOTES

1) Texte relevé sur une carte postale adressée de Saint Leu par un poilu le 27 mars 1915 :



CARTE POSTALE

Correspondance

Adresse

Saint-Leu-le 27 Mars 1915

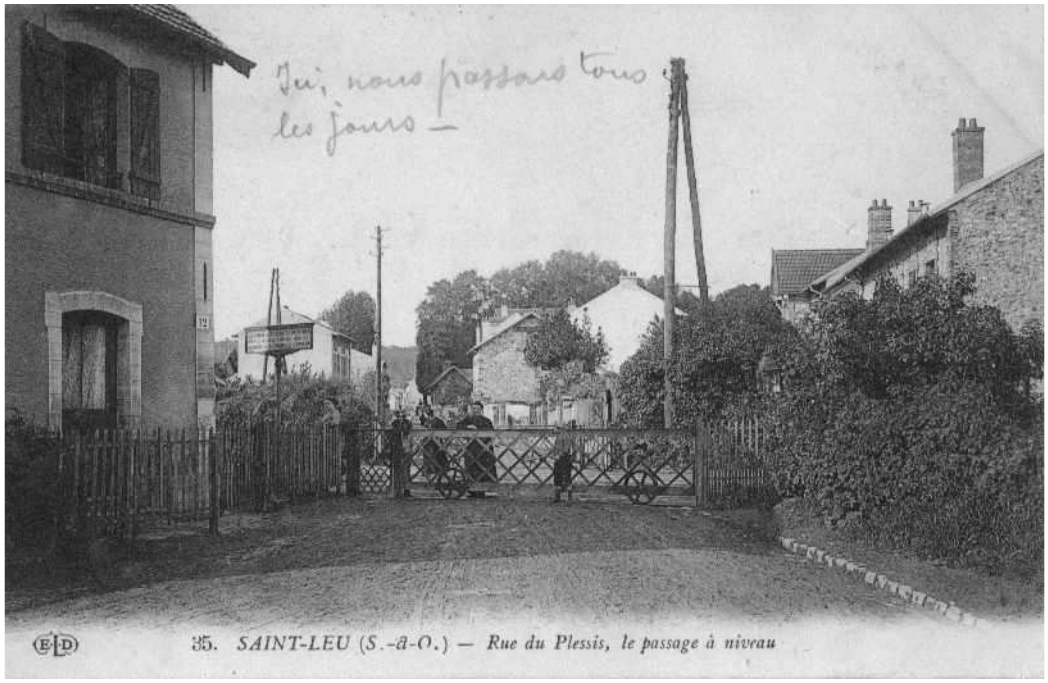
(guerre 1914) Chers amis -

Décidément, la température ici change brusquement; après quelques journées très douces, voici que le vent est très froid, et la gelée a refait son apparition. On dit toujours que la Semaine Sainte est froide, je crois bien que oui - Que devenez vous ? Moi, la santé est assez bonne, hier nous avons eu marche, mais je suis rentré bien fatigué, enfin ce matin, ça va mieux - C'est demain dimanche, les Rameaux, je ne pourrais pas sortir car nous sommes de garde et épuiscette affaire des Zeppelins, le service est très sérieux - J'espère que vous joindrez mes prières aux vôtres demain et plus que jamais, car la Semaine Sainte va rappeler bien des souvenirs - Tout mon regret est de me voir si loin de tout, et de ne pouvoir pleurer sur la tombe où dorment ceux que j'ai tant aimés ! Hélas ! la vie ainsi faite, il faut toujours souffrir; mais ceux qui ont trop de sensibilité, souffrent encore plus que les autres - Je pense aussi

« Saint Leu, le 27 mars 1915

Chers amis,

Décidément, la température ici change brusquement ; après quelques journées très douces, voici que le vent est très froid et la gelée a refait son apparition. On dit toujours que la Semaine Sainte est froide, je crois bien que oui. Que devenez-vous ? Moi, la santé est assez bonne ; hier nous avons eu marche, mais je suis rentré bien fatigué, enfin ce matin, ça va mieux. C'est demain Dimanche, les Rameaux, je ne pourrais pas sortir, car nous sommes de garde et depuis cette affaire des zeppelins, le service est très sérieux. J'espère que vous joindrez mes prières aux vôtres demain et plus que jamais, car la Semaine Sainte me rappelle bien des souvenirs. Tout mon regret est de me voir si loin de vous, et de ne pouvoir pleurer sur la terre où dorment ceux que j'ai perdus ! Hélas ! la vie ainsi faite, il faut toujours souffrir ; mais ceux qui ont trop de sensibilité souffrent encore plus que les autres. Je pense aussi … »
(la suite du texte écrite sur un feuillet séparé n'est pas connue)



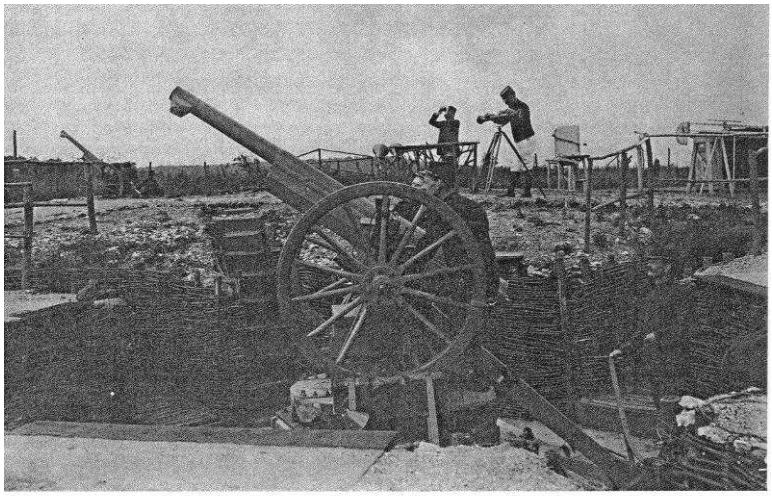
A noter la mention manuscrite sur le recto de la carte : « Ici, nous passons tous les jours ».

Il est vraisemblable que le signataire, qui évoque ***« l'affaire des zeppelins »***, ait fait partie de ces serveurs de batteries *« installées dans la plaine entre St Leu et le Plessis-Bouchard ; les canons y avaient été transportés du fort de Cormeilles en Parisis auxquels ils étaient reliés par une voie ferrée de Decauville pour l'acheminement des munitions »…Il n'est pas impossible que les Tauben [gros*

oiseaux] qui, chaque soir, à l'heure régulière, venaient survoler Paris, eurent l'impression que ces batteries renforçaient la défense de la capitale ». [1]

« Le 4 février 1915, M. Octave Dubois *[maire de Taverny de 1896 à 1919]* assiste à une manœuvre d'artillerie anti-aérienne mettant en œuvre mitrailleuses et projecteurs. La capitaine Boulanger, commandant le détachement du 4° R.A.T. (artillerie territoriale) a été certainement bien inspiré d'avoir organisé cette répétition générale, car **dans la nuit du 21 mars 1915** *[notre poilu écrit le 27 mars]*, les batteries anti-aériennes doivent intervenir contre deux zeppelins allemands qui effectuent un raid sur Paris et la banlieue. Les deux dirigeables, quoique pris à partie par d'autres batteries de la région, bombardent Argenteuil et rejoignent leurs bases intacts….C'est la première incursion des zeppelins sur Paris et sa banlieue ».[2]

Un dirigeable allemand, modèle dit "Zeppelin". Identique à ceux venus bombarder Paris dans la nuit du 21 mars 1915. *Doc. IGS.*



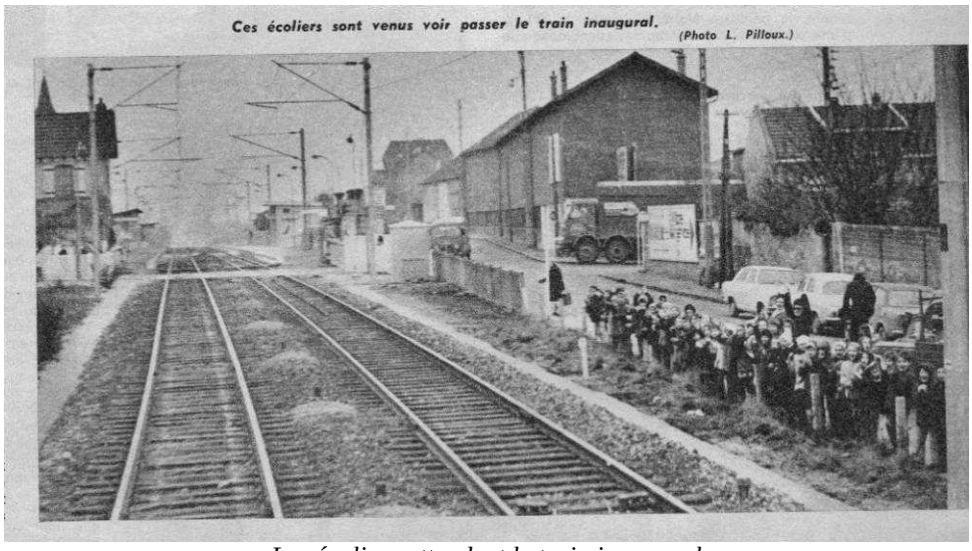
4e R.A.T. Quelque part du côté de Montubois, un canon de 75 utilisé ici en défense anti-aérienne. *Doc. Musée des 2 Guerres.*

Le passage à niveau de la rue du Plessis, actuelle rue de la Forge, disparut dans les années qui suivirent l'électrification de 1970, rendue opérationnelle dès

[1] H.Caignard Saint-Leu-la-Forêt p.267-268

[2]Texte et Illustrations tirées de : « Objectif Taverny 1845-1983 par Gérard Soury Ed.I.G.S. 1983

le 8 décembre, tandis que le dernier convoi vapeur quittait Paris Nord à 12h le 12 décembre. C'est à cette même époque que sont également créés le terminus intermédiaire et le passage souterrain de la gare à Saint-Leu la Forêt.



Les écoliers attendent le train inaugural

2) Le projet de liaison ferroviaire entre Ermont et Valmondois, avec une gare à Méry visait à desservir le futur grand cimetière parisien prévu sur cette commune à la fin du Second Empire. Afin de laisser le champ libre aux promoteurs gênés par l'extension des cimetières parisiens, la Ville de Paris avait, en effet, acquis un vaste terrain de plus de 800 hectares entre Frépillon et Pierrelaye. Fort heureusement ce projet subordonné à la construction de l'une des plus grandes nécropoles jamais imaginée et d'un « train mortuaire »adapté ne vit jamais le jour… (*C'est ce thème qui est à l''origine de la nouvelle de Didier Delattre « Train de reine »*[3] *lue par Thierry Leclerc lors de la balade aux flambeaux proposée par « Les Amis de la Bibliothèque Albert Cohen » le 19 septembre 2009, à l'occasion de la Journée du Patrimoine organisée par la Direction de l'Action culturelle municipale.)*

La ligne fut finalement ouverte à l'exploitation commerciale le 26 août 1876, conçue d'abord en voie unique, elle fut doublée en 1889. Elle venait se greffer sur l'ancienne voie Paris-Amiens-Lille datant de 1846 et qui, à l'origine, suivait un tracé parcourant la vallée de Montmorency, via Ermont, Franconville et St Ouen l'Aumône, puis la vallée de l'Oise. (La voie directe Paris-Lille via la plaine de France ne fut mise en place qu'en 1859). Elle fut déclarée d'utilité publique le 7 juillet 1873, sur la base d'une concession attribuée à la Compagnie du Nord le 4 juin 1872 ; cette dernière s'engageait alors « à ne faire passer par la nouvelle ligne que les transports ayant pour point de départ ou d'arrivée l'une des stations de ladite ligne ou la station de l'Isle-Adam », dans le souci d'éviter tout détournement de trafic.

Les travaux, ouverts en 1874, furent achevés au début d'avril 1876. Le convoi inaugural partit de Paris à 7h25, s'arrêta dix minutes à Ermont pour en repartir à 7h57

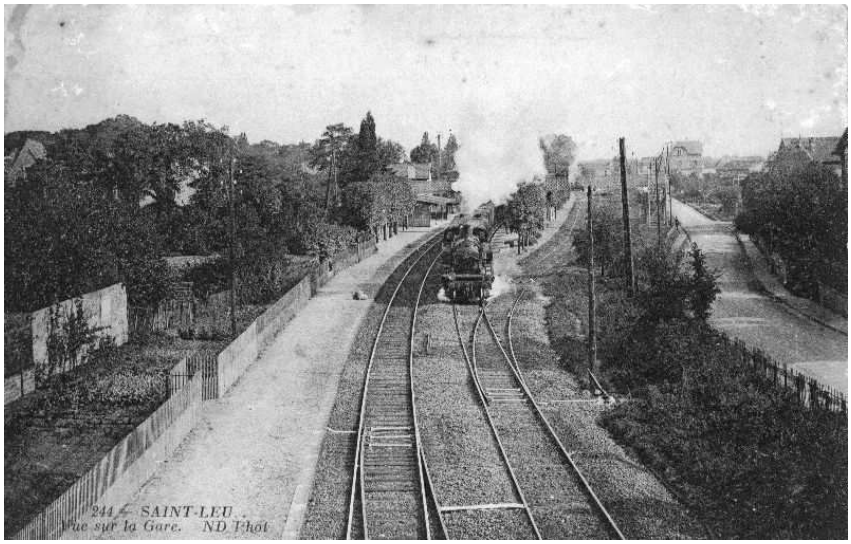
[3] Dont le texte intégral figure en annexe - Voir aussi : *Train de reine* dans *« Vivre en Val d'Oise »* n° 68 de juin 2001.

et arriver à Valmondois à 8h40. La desserte fut assurée dès l'ouverture par dix trains omnibus dans chaque sens qui effectuaient le trajet dans un temps variant de 40 à 50 minutes. Les gares desservies étaient : Ermont-halte, Saint-Leu, Taverny, Bessancourt, Méry et Mériel.[4]

Le journal « l'Illustration » dans son numéro du 9 septembre 1876 consacre un article à l'inauguration de la ligne Ermont-Valmondois joliment illustré par les sites du parcours. St-Leu y figure avec le monument du prince de Condé (voir reproduction ci-dessous p.8).

La construction de la première gare de St Leu suivit de peu le percement de la future avenue de la Gare. Agrandie en 1883, elle fut remplacée par le bâtiment actuel en 1925.

La première gare



La première gare et la rue Gambetta prises de la passerelle ouest dite « petite passerelle » ou « passerelle en bois »

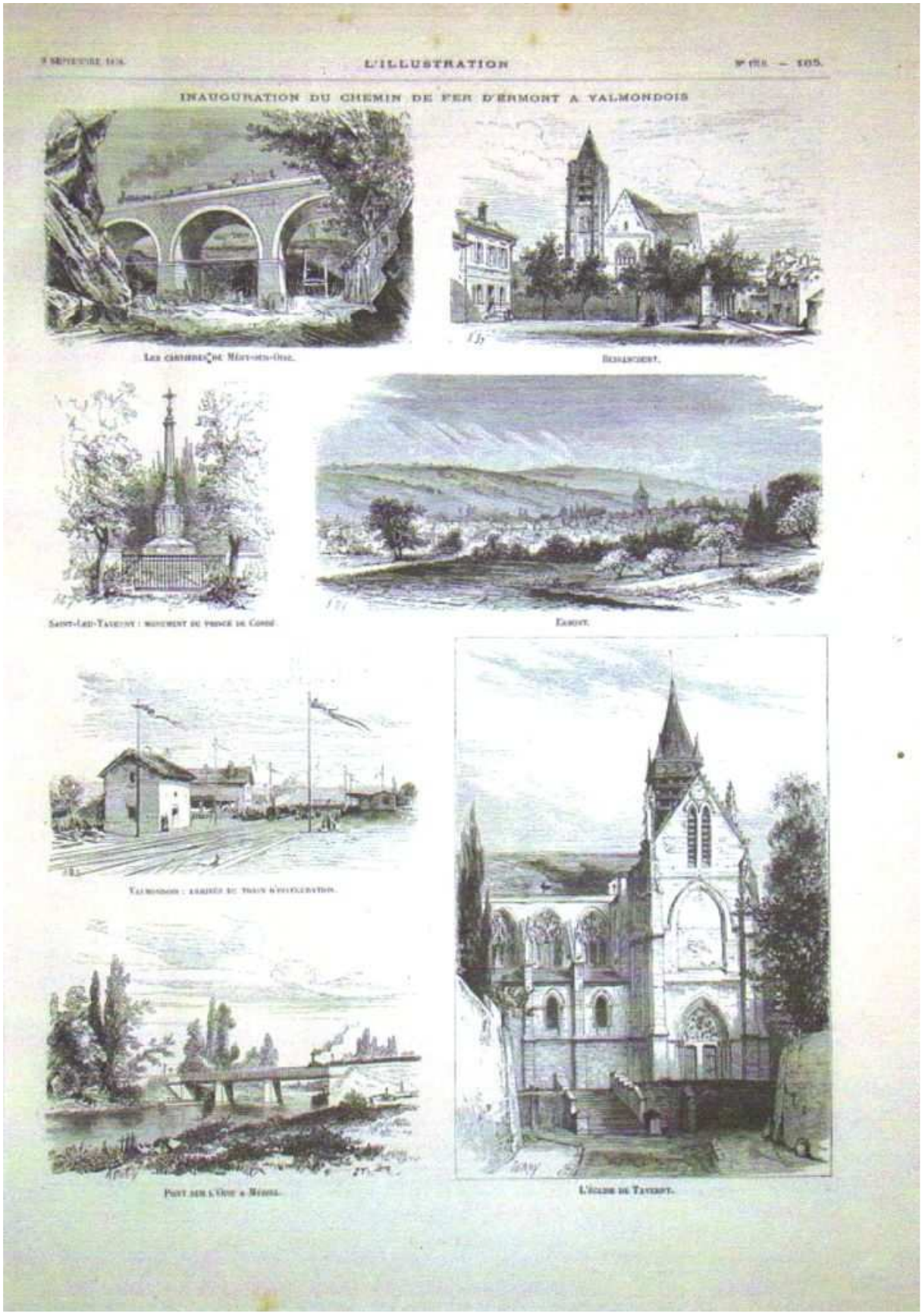
[4] La Vie du Rail n°1274 du 10 janvier 1971

Les quais pris de la passerelle est

La première gare après son agrandissement

Les quais de la nouvelle gare

La nouvelle gare côté ville



Sauf mention contraire les illustrations viennent de collections particulières

T R A I N D E R E I N E

Le dimanche 23 mai 1873, le train en provenance de Paris s'arrêta, à 10h25 précises, en gare de Saint-Leu-la-Forêt. Une jeune femme descendit du troisième wagon. Seule. Le chef de gare la regarda avec stupéfaction. Depuis trois ans que la ligne avait été ouverte, elle était la première voyageuse à faire halte à cette heure-là dans la station. Enfin, la première voyageuse *vivante*, se dit en souriant l'homme, tout en agitant son fanal rouge vers l'avant du convoi.

En effet, depuis la fin de 1871, l'incroyable projet de gigantesque cimetière périphérique était devenu réalité. L'idée remontait à plus d'un quart de siècle. Devant l'*engorgement* des cimetières parisiens, et plus encore en raison du prix exorbitant du terrain intra-muros, la municipalité de la capitale avait décidé d'inhumer ses morts… à la campagne. Le site choisi fut celui de Méry-sur-Oise, minuscule bourgade située à une vingtaine de kilomètres de Saint-Leu. Plus de huit cents hectares furent achetés. La très puissante Compagnie du Nord obtint la concession du chemin de fer. En quelques mois, la ligne Paris-St-Leu-Méry fut tracée. Chaque jour, désormais, la centaine de morts parisiens de la veille était convoyée vers leur dernière demeure par le train de 10h25. La plus gigantesque nécropole de l'histoire était née et prospérait.

Bien sûr, nul règlement n'interdisait le transport des passagers ordinaires. Mais, par une superstition bien naturelle, personne n'avait jamais osé monter à bord de ce trop paisible convoi…

Le chef de gare ne fut pas le seul à remarquer la jeune femme. L'instituteur du village, Mr André Girodet, venu pour la livraison du courrier, se trouvait sur le quai. L'aide mécanicien, en équilibre sur la plate-forme au bout de la dernière voiture, jeta sans même descendre le paquet ficelé destiné aux habitants. Le maître d'école s'était proposé pour en assurer la réception. Cela lui permettait de prendre connaissance au plus vite de son journal, *Le Libre Républicain,* qui avait obtenu depuis peu le droit de reparaître.

Âgé de trente-cinq ans, Girodet avait été nommé à Saint-Leu après les événements de la Commune. Il avait échappé de peu à la révocation pour son engagement auprès des insurgés. Profondément anticlérical, longtemps, il refusa jusqu'au nom même de Saint-Leu et utilisait celui de Claire-Fontaine, en usage sous la Convention dominée par Robespierre. Évoquant la nouvelle spécificité funéraire de la région, il avait aussi coutume de dire que l'administration l'avait envoyé à une étape seulement du cimetière…

Contrairement à son habitude, ce matin-là, André ne coupa pas les ficelles du colis des postes pour prendre son journal et en commencer immédiatement la lecture. Le paquet dans les bras, il regarda la jeune femme s'avancer et passer devant lui en direction de la sortie. Il fut d'abord frappé par la grâce de son visage, une de ces sortes de beauté qui changent le cours d'une vie.

Quelques phrases de Stéphane Mallarmé, lues dans les pages littéraires du *Républicain*, deux ou trois jours plus tôt, lui revinrent instantanément en mémoire. *Sa chevelure se ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage*

qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres. **Ce « poème anecdote » s'intitulait *Le Phénomène futur*. L'élégance de la demoiselle le surprit également. Assortie précisément à la couleur de ses yeux, sa robe de velours vert aux reflets de bronze était surmontée d'une cape de voyage souple et légère. André remarqua le fermoir qui maintenait cette cape à la hauteur du col. Il s'agissait d'une broche représentant une flamme derrière une grille. La marque de la mode parisienne alliée à une touche personnelle…**

Transpirant et soupirant, l'énorme locomotive à vapeur, abreuvée par le long tuyau d'eau qui la surplombait, retrouvait lentement sa respiration normale. Avec beaucoup de précautions, elle reprit son chemin, tirant derrière elle son étrange chargement de vies passées.

Avec une assurance qui surprit Girodet, la jeune femme emprunta l'avenue de la gare et remonta jusqu'à l'église. Sans regarder autour d'elle, sans jamais se retourner, elle semblait ne remarquer ni les passants ni les lieux. Pourtant, André était persuadé qu'elle venait à Saint-Leu pour la première fois. L'instituteur la suivait à quelques mètres. Ne devait-il pas porter le courrier au bureau de poste…

Parvenue devant l'église, elle marqua une hésitation. Mais, elle renonça à franchir le porche pour se diriger vers la droite et elle s'engagea dans la rue de Paris. L'activité se faisait plus importante. Aux abords de la Place de la Forge, plusieurs voitures à cheval stationnaient sans ordre. Des charretiers interpellaient le maréchal-ferrant. Celui-ci était occupé à ferrer une jument dont le maître, un vigneron en tablier de cuir, proposait à la cantonade ses bouteilles sombres tout juste sorties d'un tonneau d'eau fraîche. Dans une formule dont on ne savait s'il percevait le sens particulier, il criait qu'il ne voulait repartir qu'avec *des cadavres de bouteilles*… Le tombereau à ordures tentait de forcer le passage, conduit par le père Glandier qui, les pieds enfoncés dans les immondices, braillait pour *faire dégager*. Des voyageurs bruyants se dirigeaient vers l'Auberge de la Croix Blanche, rendue célèbre jusqu'à Paris par cette première halte depuis la capitale.

Soucieuse d'éviter la vaste salle qui pouvait contenir jusqu'à six cents personnes, la jolie voyageuse préféra le calme du jardin. Elle s'assit à une table de pierre, un peu à l'écart. Le serveur s'approcha. Mais elle ne commanda rien et, bien que ce ne fut pas l'usage, il n'insista pas.

Intrigué, André, se décida à l'aborder. C'était plutôt osé mais il aurait par la suite trop regretté sa timidité. Il se présenta et lui demanda la permission de s'asseoir en face d'elle. Elle ne manifesta aucune surprise, aucune réprobation. A son tour, elle se nomma : Oléane. L'énoncé de ce prénom fit naître en l'homme un trouble profond. *Le Phénomène futur* était dédié, par Stéphane Mallarmé, à une certaine Oléane. André avait cru ce prénom inventé. La coïncidence ne pouvait être fortuite. Il ne se sentait pas prêt à lui poser la question. Elle n'en dit pas davantage.

- **Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes installée sur *la table de Condé*, qui paraît-il provient de notre château ?**

Elle n'eut pour seule réponse qu'un sourire où il décela une malicieuse ironie.

- **Me permettrez-vous, mademoiselle, de vous interroger sur la raison de votre halte dans notre village ?**

- **Peut-être l'accomplissement de mon destin…**

Déconcerté et un peu honteux de son audace, il n'insista pas.

- **Vous vivez à Paris, n'est-ce pas ?**
- **Je viens d'y passer quelques mois, mais je ne vis vraiment nulle part, vous savez…**

A la table voisine, un étudiant indécis lança un coup de dés avec l'air d'un homme qui s'apprête à jouer sa vie au hasard. A cet instant, un vieillard à la démarche malhabile s'avança vers eux, péniblement. André reconnut Edmond Laborde. L'instituteur en fut particulièrement étonné. Le régisseur du domaine ne sortait jamais du parc du château. A la mort de sa maîtresse, en 1837, il n'avait alors que trente-trois ans. Et nul n'aurait pu prétendre l'avoir rencontré depuis dans les rues du village ni dans un quelconque autre lieu. Pour lui, le domaine était un tombeau avant l'heure.

Vêtu de sa livrée désuète et néanmoins intacte, il apparaissait véritablement incongru en ces lieux. Stupéfait, André se leva et, lui cédant sa chaise, aida le vieillard à s'asseoir. Oléane se contenta de poser sa main sur celle du régisseur. De toute évidence, ils n'avaient pas besoin de se parler. Ils demeurèrent silencieux, attendant simplement que le vieil homme retrouve son souffle. André pouvait de moins en moins s'intéresser au monde extérieur. Dans son crâne résonnaient d'autres passages de son cher poète…

Quand tous auront contemplé la noble créature, vestige de quelque époque déjà maudite … les poètes de ces temps, sentant se rallumer leurs yeux éteints, s'achemineront vers leur lampe, le cerveau ivre un instant d'une gloire confuse … et dans l'oubli d'exister à une époque qui survit à la beauté.

André se proposa pour raccompagner le vieux régisseur. Celui-ci faillit refuser. Mais son regard croisa celui d'Oléane et le vieillard ne dit rien. L'instituteur proposa son bras gauche à la jeune femme qui l'accepta. A la sortie de l'auberge, il fallut patienter. La foule se pressait, infranchissable, autour de la fontaine. Surmontée d'un moissonneur en bronze buvant à la gourde, la fontaine offrait en abondance l'une des meilleures eaux de l'Île-de-France. Le propriétaire de la source, Auguste Méry, remplissait une centaine de bouteilles, une par une. Il les chargeait ensuite dans des casiers solidement installés sur un attelage tiré par deux bœufs insensibles à la curiosité dont ils étaient l'objet. Quelques instants, André sentit contre lui le corps d'Oléane la blanche, d'Oléane la fluide. Le feu et la glace, la flamme et le fer entrèrent dans sa vie.

Ils parvinrent enfin dans la rue du Prince-de-Condé. L'agitation et le bruit de la ville avaient cédé la place à un silence et à un calme étranges. André se sentait détaché de tout. Edmond ayant ouvert la haute grille aux pointes émoussées, André, pour la première fois, pénétra dans le domaine en compagnie d'Oléane. Il eut l'impression de quitter le monde présent pour un autre temps, pour une autre existence.

C'était Oléane qui désormais le dirigeait. La pression des bras semblait s'être inversée. L'allée bordée par les hêtres centenaires lui semblait la nef d'une cathédrale de verdure. En lui, le grand orgue de la nature éternelle jouait en sourdine un hymne impérieux. Chacun de leurs pas les rapprochait d'un autel invisible où leur impossible union serait célébrée malgré tout. Lui, qui

n'avait jamais prié, trouvait en son âme les paroles sacrées. En harmonie avec son exaltation céleste, elle se mit à murmurer :

Quand les souffles de ses ancêtres veulent souffler la bougie, il dit « Pas encore ! »

Stupéfait, il s'écria :

« Vous connaissez les poèmes de Stéphane Mallarmé ? »

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle continua à réciter :

Lui-même à la fin, quand les bruits auront disparu, tirera une preuve de quelque chose de grand…

Il insista :

- **Vous savez, ces textes sont confidentiels… Seuls quelques initiés, invités dans son appartement de la rue de Rome, ont eu l'occasion de les entendre de la bouche même du maître…**

Elle se tourna vers lui :

- **Je connais Stéphane Mallarmé… La jeune muse blanche, c'est moi…**

Et elle sortit de la poche de son manteau une feuille pliée en quatre. Il s'agissait du manuscrit d'un poème inédit. Signé de la main même du maître et dédicacé à *la muse blanche de sa noire vie ingrate…*

- **Je l'ai connu à Londres, il y dix ans, à mon arrivée d'Arenenberg, en Suisse, où j'ai passé mon enfance.**

Elle n'eut pas besoin d'en préciser davantage. André connaissait l'histoire locale. Le village helvétique qu'elle venait de mentionner avait tenu lieu d'exil, après la chute de l'Empire, à la belle-fille de Napoléon Ier, propriétaire du domaine de Saint-Leu… Il savait également que l'auteur d'*Igitur* avait séjourné, en 1862, dans la capitale britannique avant de devenir professeur d'anglais au Collège impérial de Tournon. André s'étonna à peine du fait que, dix ans plus tôt, Oléane devait être fort jeune…

Le vieux régisseur ouvrit avec beaucoup de peine la porte principale du château. Il s'effaça ensuite pour leur céder le passage. André éprouva jusqu'au bout des ongles la plus vive des émotions. On savait au village que cette porte n'avait pas été ouverte depuis exactement quarante ans. La mort de la reine avait entraîné l'agonie de sa royale demeure. Aucune lumière n'avait pénétré en ces murs depuis toutes ces années… Edmond parvint miraculeusement à allumer un cierge intact reposant sur un guéridon, à proximité immédiate de la porte.

Le spectre et la princesse s'éloignèrent dans la nuit de l'escalier. Dans le salon du rez-de-chaussée, André demeura seul de longues minutes à contempler, à la lumière de la lampe, le tableau de Jean-Marie Régnier, *Hommage à la reine Hortense.* Le buste de la jeune princesse de Beauharnais occupait le centre de la toile, protégé comme dans un écrin par des massifs de fleurs épanouies. A sa droite, beaucoup plus petit, un Apollon assis sur un rocher jouait de la lyre en son honneur. Le visiteur sourit de l'inévitable aigle impérial qui surmontait la scène de ses ailes déployées. Mais cet aigle-là tenait en son bec un rameau d'olivier…

La ressemblance incontestable entre Oléane et la défunte souveraine de Hollande l'empêchait de détourner le regard. Il comprenait que le temps ne faisait rien à rien. Quand le cœur s'arrête, rien ne vieillit. Il sut que sa vie ne

serait plus la même désormais. Elle ne lui avait rien dit. Il n'avait même pas demandé pourquoi elle venait au domaine, pourquoi le vieux régisseur était sorti de son tombeau prémortel pour aller la chercher. Il ne lui avait pas demandé pourquoi le vieillard et la jeune femme ne s'étaient rien demandé… Il savait désormais que, comme tous les autres hommes, il ne savait rien. Il savait juste qu'il vivait un moment de passage.

Oléane fit sa réapparition. Elle s'était changée. Elle portait une robe sans doute très ancienne. La gorge serrée, André admira la douceur des épaules nues, les rondeurs de la poitrine largement dévoilée.

- **Ma grand-mère aurait aimé que je choisisse cette robe pour aujourd'hui.**

Il commençait à comprendre. Elle lui désigna la lampe.

- **Vous la soufflerez… après. J'ai besoin de vous. Le noir absolu est nécessaire à l'âme de la muse blanche.**

Il s'agenouilla devant la belle étrangère. Il mouilla sa main de ses larmes. Puis, il se retira. Derrière lui, le régisseur referma les lourdes portes à la peinture écaillée.

André attendit, recroquevillé sur un banc de marbre, tentant de cercler sa douleur pour ne pas y succomber. Oléane avait traversé sa vie en quelques heures et laissait déjà en lui une brûlure éternelle. Il songeait à Louis, le mari d'Hortense, trahi et abandonné…

Quand il se sentit assez de courage, il ouvrit les portes du salon. Bien sûr, la pièce était vide. Seule source de lumière, la lampe était posée sur la cheminée. Sans hésitation, il se rendit jusqu'au tableau de Régnier. Il ne fut pas long à retrouver Oléane. Elle se tenait debout, derrière le dieu à la lyre, une main sur son épaule. André en fut satisfait. C'était sa place. Ses lèvres esquissaient un sourire dont il était le destinataire. Elle semblait le remercier, vacillante dans la flamme chétive de la lampe. Il souffla. Anéanti.

Mallarmé avait-il donc tout prévu du mystère ? *Sur les cendres des astres, celles indivises de la famille, était le pauvre personnage, couché, après avoir bu la goutte de néant qui manque à la mer… Le Néant parti, reste le château de la pureté.*

Le lendemain, André se trouvait sur le quai de la gare, à 10h25. Auparavant, il s'était rendu devant le parc du domaine afin de se persuader définitivement que le château d'Hortense avait bien été rasé depuis plusieurs décennies… Le cœur en berne, il n'avait d'autre choix que l'obligation de respecter, à la lettre, les règles de sa vie ordinaire, de sa vie d'autrefois.

Le dernier sourire d'Oléane brillait au fond de ses yeux, invisible aux profanes. Pour atténuer la douleur de l'absente, il se préoccupait d'une question à laquelle il n'attachait en réalité guère d'importance. La veille, parvenue au bout de l'avenue de la Gare, Oléane avait hésité à entrer à l'église. Pourquoi avait-elle renoncé à s'incliner devant les sarcophages de Louis, son grand-père et devant celui, vide, de Charles Bonaparte, père de Napoléon et de Louis ?

Lorsque le train s'arrêta, il réceptionna comme d'habitude le paquet de la poste. Il savait qu'aucune jeune femme ne le distrairait plus jamais. Il coupa les liens. Il déplia son journal. La une mentionnait les affrontements qui, la veille, à la Chambre des Députés, avaient opposé les monarchistes et les libéraux… Le général Mac-Mahon avait été élu chef de l'État. Président de la république, lui le

représentant royaliste de « l'ordre moral » ! André hocha la tête de mécontentement.

Le souffle lui manqua soudain. Dans les pages intérieures, à la rubrique faits divers, le titre d'un court article encadré avait attiré son regard. *Mystère dans le train.* Après une courte introduction, on pouvait lire les propos du chef mécanicien, celui-là même qui, chaque matin, lui jetait le paquet du courrier.

« Hier, au départ de Saint-Leu, je remontais tout le convoi pour rejoindre la locomotive… Je n'aime pas beaucoup rester seul à l'arrière… Vous comprenez pourquoi ! Maintenant, je me suis habitué aux rangées de caisses bien alignées de chaque côté du couloir central. Imaginez ma surprise : dans le troisième wagon, l'un des cercueils était … ouvert ! Le couvercle était déplacé. Pourtant, je suis formel : tous les cercueils étaient fermés au départ de Paris et personne n'est monté dans le wagon. D'ailleurs, Saint-Leu est le premier arrêt. »

Didier Delattre

(Cette nouvelle a été publiée initialement en février 2004 dans le recueil intitulé « Les Contes de la Forge » aux Ed. du Valhermeil.)

LISTE DES EXTRAITS MUSICAUX DIFFUSES LORS DE LA BALADE AUX FLAMBEAUX DU 19 SEPTEMBRE 2009

1- Wanda Landowska : « *Bourrée d' Auvergne N°2 »* - Enregistrement d'avril 1928 - Une des rares œuvres de sa composition avec une pièce du folklore polonais (Le Houblon). ***2'27***

2-François Couperin le Grand : Livre 2 (1717) 11°ordre, si mineur n°5 « *Les Fastes de la Grande et Ancienne Ménestrandine* » suivi par « Les Vieleux et les Gueux » puis « Les jongleurs, Sauteurs et les Saltimbanques » - Enregistrement d'avril 1934 à Paris/Salle Chopin - Pièce jouée lors de l'inauguration de l'auditorium de St Leu le 3 juillet 1927 ***4'52***

3- François Couperin le Grand : « *Les Barricades mystérieuses* » -- Enregistrement du 21 janvier 1946 à New York au Lotos club - Composition aux sonorités étonnamment modernes et dont le titre se retrouve dans le recueil éponyme d'Olivier Larronde, le célèbre poète saint-loupien. ***2'28***

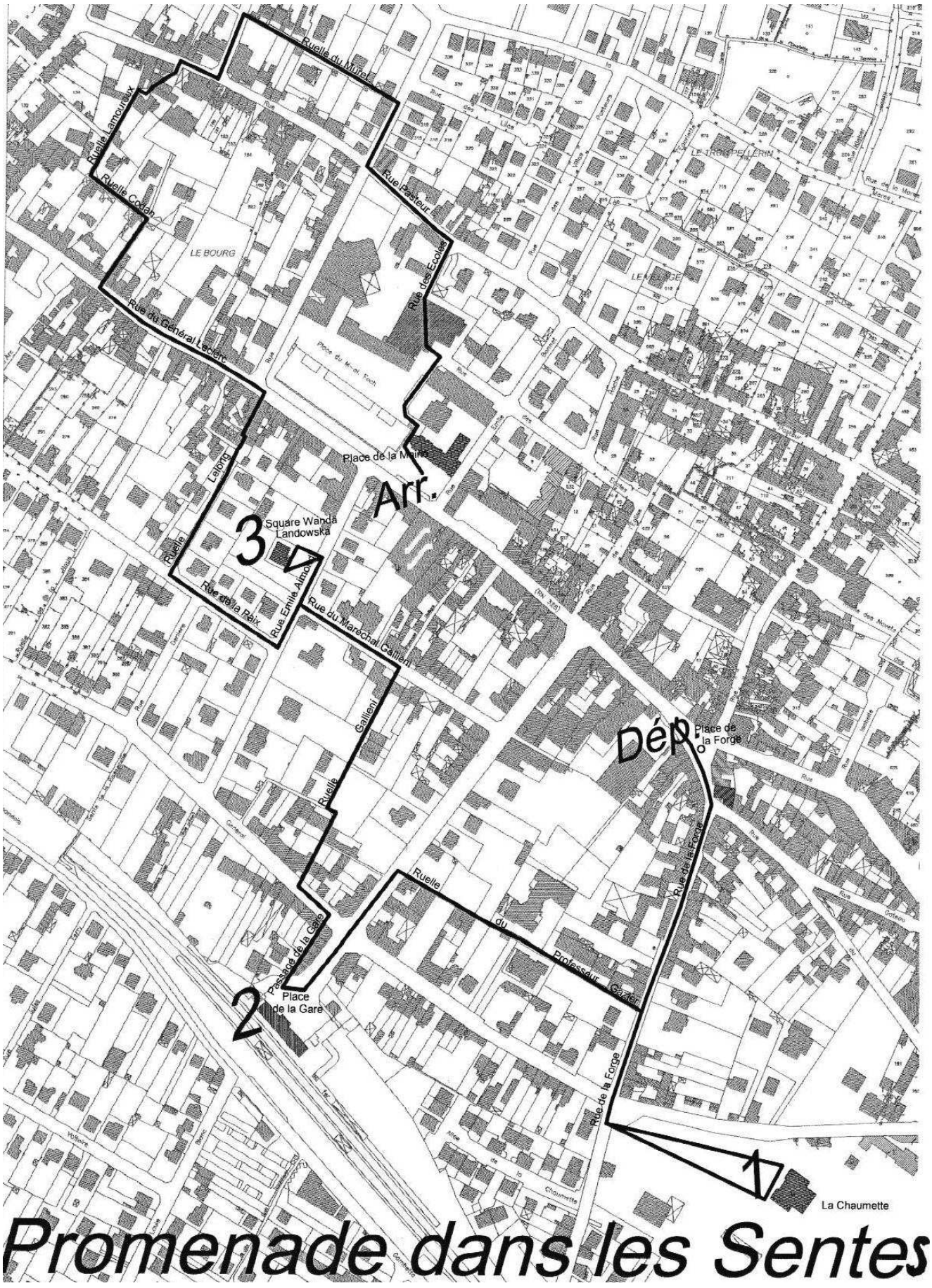
4- Johann Sebastian Bach : « *Aria » des Variations Goldberg* » BWV988 – dans l'enregistrement historique du 18 novembre 1933 **à Paris/Salle Chopin - *2'18***

Enregistrements réalisés dans l'auditorium de Saint-Leu en septembre 1936 :
5- Johann Sebastian Bach : « *Toccata en ré majeur* » BWV 912
1er mvt. : Vivace Allegro* – Enregistrement du 28 septembre 1936 *2'57
6- Johann Pachelbel : «Magnificat Octavi Toni n°11 en sol majeur» - 1*'45*
7- Johann Sebastian Bach : « Petit prélude en ut majeur » BWV924 *1'00*
8- Johann Sebastian Bach : « Petit prélude en ut majeur » BWV939 *0'39*
9- Johann Sebastian Bach : « Prélude en ut mineur » BWV999 *0'58*
10- Johann Sebastian Bach : « Fughetta en ut mineur » BWV961 *1'37*
Enregistrements des 25 et 26 septembre 1936

11- Domenico Scarlatti : « Sonate en si bémol majeur » L.97Kk440 *1'46* L'un des derniers enregistrements effectués à Saint-Leu en mars 1940. Mais il ne s'agit pas de celui qui laisse entendre le bruit du canon…

12- François Couperin le Grand : Livre 3 (1722) 15°ordre, la mineur « La Musette de Taverny » - Enregistrement du 27 juin 1934 à Paris Salle Chopin – *1'37* C'est dans le cimetière de Taverny que Wanda Landowska a voulu que ses cendres soient déposées ; elles y reposent depuis 1960 auprès de la dépouille de son frère Paul mort en 1937.

13- La voix de Wanda lors d'un entretien de 1952 avec Jean-Paul Darmsteter de la Radio Suisse Romande (rediffusé par France Musique dans Les Greniers de la Musique du 1er mars2009). En fond musical : « L'Arlequine » de F.Couperin – Enregistrement du 21 janvier 1946 à New York au Lotos club - *3'25*



Promenade dans les Sentes